

pis; on les trouve aux cadres de l'iconostase (fig. No. 22), autour des fenêtres et aux vêtements des saints où elles forment des bordures au bas du vêtement et au cou; elles ont le rôle d'ornier les peintures en style brancovan, et sont dans le caractère de ce style.

En résumé, on peut dire que les trois genres de peintures de l'Église Princière, représentent les trois phases principales par lesquelles a passé la peinture religieuse en Valachie, depuis ses débuts éclatants jusqu'à la décadence de cet art, durant une période de cinq siècles.

La peinture première, celle du XIV^e siècle, représente le prototype byzantin de la peinture religieuse chez nous.

La deuxième peinture, en style brancovan, représente la phase quand cet art, d'origine étrangère, se localise et reçoit un caractère spécifique roumain, tout à fait distinct de celui des autres nations.

La troisième peinture, de 1827, nous montre la dernière phase, la décadence de cet art.

On ne peut nulle part mieux qu'à l'Église Princière suivre cette évolution, et à ce point de vue ce monument peut être considéré comme un véritable musée d'art religieux.

Récente restauration de la peinture de l'Église Princière

Lors de la restauration récente des peintures de l'Église Princière de Curtea de Argeș, on a recherché, tout d'abord, à faire revivre les peintures primitives, celles du XIV^e siècle, et là où elles avaient été détruites, on a laissé les peintures venant en deuxième rang d'ancienneté. D'ailleurs, il ne faut pas croire que toute l'ancienne peinture ait été recouverte de crépi, ceci ne s'est produit que pour une petite partie de ces peintures, tandis que la majorité a été recouverte de deux couches de peintures, faites l'une en 1750, la seconde en 1827; on a enlevé ces couches pour laisser apparaître l'ancienne peinture. Là où cette peinture primitive était recouverte d'enduit, on procédait de la façon suivante: afin de constater si l'ancienne fresque subsistait, on faisait des sondages, de place en place, dans le crépi, et si le résultat était positif, on procédait à l'extraction, morceau par morceau, des enduits superposés. Ces enduits avaient généralement deux centimètres d'épaisseur; ils ont été fixés dans la partie inférieure des murs du narthex, dans la région où toute peinture manquait. Même la composition du crépi primitif, sur lequel avaient été peintes les fresques du XIV^e siècle, est d'une autre facture que l'enduit superposé en 1827 par Pantelimon.

C'est ainsi que l'ancienne couche de crépi avait une épaisseur de trois centimètres et était composée de chaux pure, mélangée à de la paille hachée; tandis que les nouvelles fresques étaient peintes sur une couche de chaux mélangée à beaucoup de sable et de filasse.

Une fois l'ancienne fresque découverte, on procédait à son nettoyage et à sa consolidation de la manière suivante: on lavait d'abord la poussière de chaux qui la recouvrait, puis on consolidait et fixait le crépi qui avait été peint à fresque, au cas où il avait tendance à se détacher du mur. Ensuite, on bouchait les trous faits aux cours des réparations successives, de place en place, afin de fixer les couches de crépi superposées, et on effaçait la trace des trous bouchés, en la recouvrant de tons neutres.

Les moyens utilisés étaient des plus simples, en évitant l'emploi de solutions qui auraient pu altérer les couleurs.

Les anciennes peintures qui étaient recouvertes de crépi sont: sur le mur ouest «la Transfiguration», entièrement recouverte de crépi; à la petite voûte près du vestiaire: «la sainte ablution, la prière du Christ» et quelques autres fragments en divers endroits qui ont été placés sur les murs dégarnis de peintures du narthex.

Un détail intéressant c'est que le peintre qui a recouvert les anciennes fresques en 1827, bien qu'un simple artisan, mu soit par un sentiment de piété, soit parce qu'il se rendait compte de la valeur des anciennes peintures, s'est efforcé de conserver intacts les traits des apôtres, ceux du Christ, surtout les têtes, en faisant les trous nécessaires pour fixer la nouvelle couche de chaux, sans toucher aux figures (No. 192 et 193).

Dans certains endroits, où toute trace de peinture manquait, comme, par exemple, sur la petite voûte ouest, à droite sur le mur sud, on a peint à nouveau, quelques scènes de la passion du Rédempteur. Elles représentent: «le Christ jugé par Hérode, roi des juifs»; «Pilate se lavant les mains»; «le Christ portant la croix»; «le crucifiement du Christ». Sur la petite voûte de gauche on a repeint: «le Christ dans le désert», «le Christ tenté par le démon» et quelques médaillons de prophètes sur les grandes et petites voûtes de l'autel.

Toutes ces peintures sont faites à tempera et facilement reconnaissables.

Dans la partie inférieure des murs du naos, à l'endroit où se trouvaient les stalles, les anciens enduits, ayant été détruits par le frottement, ont été refaits et la draperie qui l'entoure a été peinte à nouveau à fresque, en se guidant d'après les restes de l'ancienne peinture conservés.

L'aspect général des peintures de l'Église Princière d'Argeș, restaurées et complétées ainsi, a l'avantage de conserver l'unité d'ensemble et l'harmonie générale; en opposition avec l'autre mode de restauration, plus scientifique, dont l'esprit est de ne compléter la peinture, là où elle manque, que par un ton neutre général et uniforme.

Un exemple, en Roumanie, de ce genre de restauration se voit à l'Église Saint-Jean de Suceava (Bucovine). Qui offre, cependant, de nombreuses désharmonies.

L'ÉGLISE VALEA DANULUI

PAR

N. I O R G A

On croit, généralement, et trop légèrement, que tous les trésors que recèle Curtea de Argeș sont connus et, plus ou moins, étudiés. C'est une erreur.

Tout une influence d'art s'est détachée, au cours de plusieurs siècles, de la peinture du XIV^e siècle de l'Église Princière, ainsi que de l'architecture infiniment fleurie et délicate de l'Église épiscopale. On pourrait y rattacher aussi les anciennes traditions de céramique, constatées, d'une part dans les fragments de vases, d'une ornementation tout à fait particulière, trouvés dans les ruines du palais princier, et d'autre part dans les curieux vases à trois figures d'oiseaux, que l'on conserve dans le musée de l'école de céramique de la ville. On la constate jusque dans les objets, — où quelque chose des traditions du passé vit encore, — fabriqués par les ouvriers potiers des faubourg de la ville d'Argeș.

Pour ce qui a trait à la peinture, telle église des Saints Archanges, dont la peinture est tout à fait récente, plus récente même que la peinture de 1827, de l'Église Princière — laquelle d'ailleurs ne fait que recopier une peinture plus

ancienne, — reproduit notamment les portraits, au caractère des vêtements du XIV^e siècle, d'Alexandre Bassarab et de sa femme, puis un festin d'Hérode, où non seulement tous les détails du festin sont splendidement présentés, mais où on a fait figurer deux musiciens-lautars qui viennent animer de leurs chansons la table du roi et de ses hôtes. Tout ces détails prouvent que les modèles de l'Église Princière étaient imités par tout le pays. D'autre part les modestes essais d'architecture que présente l'Église de la corporation des potiers, de Curtea de Argeș, attribuée, par l'inscription que l'on voit au-dessus de la porte, au commencement du XIV^e siècle, et qui, en effet, avec ses deux extrémités polygonales, et la porte d'entrée, placée non pas à l'entrée de la nef mais de côté, avec sa tour massive et le bizarre escalier extérieur, garanti par une toiture pittoresque, comme effondrée, qui mène aux cloches, — ont été rapidement abandonnés pour que, dans tout essai architectural ultérieur, quelque chose de la splendeur de l'église épiscopale de Neagoie se retrouve.

Dans ces quelques lignes nous voulons simplement présenter ce qui se conserve, dans un village voisin de Curtea de Argeş, Valea Danului, de ces traditions et constitue, dans un cadre modeste, un intéressant monument de notre art ancien. Le village lui-même évoque, certainement, non pas un Dan quelconque, mais, par la si ancienne forme de génétif de ce nom propre, par cet article postmis, du nom du personnage éponyme, l'un des deux voévodes qui, au XIV-e siècle et au début du siècle suivant, ont porté le nom de Dan.

Il aura fort probablement existé ici, à une époque très reculée, une église en bois ou même en maçonnerie, de proportions réduites; mais à la fin du XVIII-e siècle, quand l'évêché d'Argeş a été fondé pour le savant prélat Joseph, qui s'est de suite pénétré de l'esprit de la tradition, comme le prouve le témoignage d'un voyageur étranger, ce prélat a fait renover, selon les bonnes traditions, la peinture de son église depuis longtemps laissée à l'abandon. On éleva, donc, à Valea Danului, grâce à l'initiative de cet Évêque fondateur d'églises, et par les soins de Meletie Iconomu, une nouvelle église en maçonnerie, puissante, conservée intacte jusqu'à nos jours. L'inscription de fondation de cette église est, intéressante non seulement comme style, mais surtout par les normes de conduite imposées par les paroissiens. C'est ainsi qu'on interdit: l'inhumation dans le porche, dans le narthex, devant ou tout autour de l'église; on interdit «les jeux» dans la cour de l'église, «d'y boire et d'y manger», ainsi que, bien entendu, «les gros mots et les rixes» que pourraient provoquer le partage de la récolte et de la fenaison.

Au-dessus de la porte d'entrée dans la cour de l'édifice, une tour se dresse puissante. La toiture en est en bardeaux, n'ayant heureusement pas été remplacés par la tôle si laide employée de nos jours. On arrive aux cloches par un escalier extérieur ouvert.

Quant à l'église, elle présente un porche ouvert, soutenu par quatre piliers dépourvus de chapiteaux ornés. À l'extérieur, sous la moulure entourant comme d'une ceinture l'édifice, la paroi est divisée en une série de niches en forme de parallélogrammes; au-dessus de la ceinture ornementale, il y a une autre série de petites niches carrées, dont chacune

est ornée de peintures qui se conservent jusqu'à aujourd'hui, en bon état. À l'intérieur de l'église, des stalles s'arrondissant à droite et à gauche le long des murs et l'autel, de forme circulaire, complète l'élégant édifice, sur lequel s'appuie une tour en maçonnerie qui a conservé sa forme primitive.

Ce qui frappe le plus, quand on pénètre à l'intérieur de l'église, c'est la grande beauté de l'iconostase qui, avant la restauration, avait appartenu à l'église épiscopale d'Argeş, remplacé, comme on le sait, par le bizarre meuble en métal que le goût de Leconte du Noüy a fait mettre devant l'autel, et qui permet aux fidèles de voir presque tout ce qui se passe dans le sanctuaire. On ne saurait fixer avec certitude la date de ce très soigné travail de sculpture en bois; il n'est certainement pas de l'époque de l'évêque Joseph, mais passablement plus ancien. En effet, si on compare, d'une part l'iconostase de l'église St. Georges le Nouveau, de Bucarest, ou celui de l'église de Cotroceni, conservé aujourd'hui au musée d'antiquité, et, d'autre part, l'iconostase du XVIII-e siècle de l'église St. Georges, qui se trouve dans la cour de la métropole de Jassy, on verra bien clairement la différence entre le style plus simple des premiers iconostases et la fantastique ornementation du second. L'iconostase d'Argeş est de beaucoup plus simple, même que l'œuvre qu'accomplissaient, avec une si grande discrétion, les sculpteurs de l'époque du prince Brancovan, vers la fin du XVII-e siècle.

Des préoccupations d'art se remarquent, d'ailleurs, aussi dans la vie du village entourant l'église. On peut y entendre de très beaux et authentiques airs populaires.

Enfin, un détail, qui peut présenter de l'intérêt, c'est que l'ancien costume, que les femmes des prêtres du village, portent encore de nos jours, contient, en ce qui concerne le long voile dont elles ornent leur tête, des éléments empruntés, selon toute évidence, au costume des Princesses de jadis, et, de même, il est presque certain que la splendeur des jupes, brodées d'or sur fond rouge, caractéristique à cette région, n'est que l'imitation, transmise, de génération en génération, des vêtements impériaux que les premiers souverains roumains ont empruntés à Byzance et à ses succursales slaves des Balkans.

(Trad. H. Stahl).